

Réseaux sociaux

Pauline Ferrari : “Les réseaux sociaux sont sexistes parce que le reste de la société est sexiste”

par Inès O'Neill

Publié le 19 juin 2026 à 15h39

Mis à jour le 19 juin 2026 à 15h39



↑
© Lisa Miquet

Dans “Mes réseaux, mon genre et moi”, Pauline Ferrari explore avec humour et pédagogie les questions de genre à l’adolescence sur internet. Face aux débats sur les réseaux sociaux et les algorithmes, elle défend une approche qui redonne la parole aux jeunes. Rencontre.

Journaliste indépendante spécialisée dans les nouvelles technologies, les questions de genre et les cultures web, Pauline Ferrari s’attache à décrypter les enjeux sociaux et politiques du numérique. Dans son livre pour adolescent·es *Mes réseaux, mon genre et moi* (éditions La Ville brûle), illustré par Mirion Malle, elle explore avec pédagogie et humour ce que signifie être une fille, un garçon ou une personne non-binaire sur Internet à l’adolescence.

À l’heure où les débats sur les algorithmes, le masculinisme en ligne ou encore l’interdiction des réseaux sociaux aux mineur·es occupent l’espace public, Pauline Ferrari plaide pour une autre approche : remettre les jeunes au centre de la discussion.



SOFIE ROYER - COWBOY MOUTH

Qu’est ce qu’un biais algorithmique ?

nos propres biais qui existent en dehors du numérique. Des biais racistes, sexistes, LGBTphobe, validistes...

Les personnes qui conçoivent les algorithmes sont des hommes blancs, cisgenres, hétérosexuels : ils ne vont pas penser au fait qu'il y a des femmes ou des personnes non-blanches qui vont utiliser ces algorithmes.

Si on tape "écolier" sur Google image, on ne verra que des petits garçons avec des sacs à dos. En revanche, si on tape "écolière", on a que des déguisements hyper sexualisés de jeunes filles en tenue de collège. Donc ça pose beaucoup de questions sur les algorithmes, qui sont omniprésents dans notre vie. Si ces algorithmes-là sont pétris de biais, comment faire pour qu'ils donnent lieu à des situations qui soient égalitaires pour tous et toutes ?

Les réseaux sociaux sont-ils sexistes ?

Je pense que les réseaux sociaux sont sexistes parce que le reste de la société est sexiste. Souvent, le milieu numérique n'est qu'un miroir grossissant de ce qui se passe dans le reste de la société.

Pour lutter contre ça, déjà, la première chose, c'est d'en être conscient, se questionner sur le fait qu'on nous présente tel type de contenus en fonction de notre âge, de notre genre, de notre milieu social... Si on demande à des ados s'ils ont l'impression de voir des contenus liés au fait qu'ils et elles soient une fille, un garçon, ou une personne non-binaire, les filles, elles, répondent que oui ; les garçons répondent que non, parce qu'ils sont persuadés que ce qu'ils voient, c'est la norme vue par tout le monde.

Ensuite, il y a aussi un travail pour contrer les algorithmes. S'attaquer aux géants de la tech, c'est compliqué, surtout à l'échelle individuelle, mais on peut par exemple suivre des comptes qui vont brouiller un peu nos normes de genre, ou faire la promotion de ceux et celles qui sont invisibilisées sur internet, que ce soit des personnes non-blanches, des femmes, des créatrices LGBT.

"Le masculinisme se sert des réseaux sociaux, et les réseaux sociaux se servent du masculinisme"

Comment est-ce que le masculinisme s'infiltré sur les réseaux sociaux ?

Le masculinisme, c'est une manière de penser le monde qui vise à dire que notre société est gangrenée par le féminisme et que les hommes seraient en train d'être exterminés par un espèce de pseudo-lobby féministo-LGBT – de manière très caricaturale. Cette idéologie est portée par des hommes politiques, mais aussi portée par beaucoup d'influenceurs sur les réseaux sociaux : on peut penser à Andrew Tate ou Nick Fuentes aux États-Unis, mais on a quelques représentants en France aussi, comme Alex Hitchens par exemple, ou d'autres. Ces influenceurs-là reprennent un peu toutes les stratégies de marketing des réseaux sociaux, c'est-à-dire des contenus très clivants, avec de la musique très entraînante, du "ragebait" (des contenus qui donnent envie de s'énervé, ce qui déclenche de l'engagement). Tout ça lui donne de la visibilité, donc le fait remonter dans l'algorithme.

Le problème, c'est qu'au bout du compte, les contenus populaires font gagner de l'argent aux créateurs, mais aussi à la plateforme. Des plateformes comme TikTok ne peuvent pas "se permettre" de supprimer ces contenus masculinistes, sinon ça leur fait perdre de l'argent. Le masculinisme se sert des réseaux sociaux, et les réseaux sociaux se servent du masculinisme : c'est un serpent qui se mord la queue.

Que pensez-vous de la mesure, régulièrement remise au goût du jour, d'interdire les réseaux sociaux aux moins de 15 ans ?

Je pense que c'est une fausse bonne idée. C'est une solution de facilité : interdire n'est pas éduquer, et ça permet de renvoyer la responsabilité sur les parents, éventuellement les profs. Ça renvoie l'idée que, si tu accèdes en tant que jeune à un réseau social, c'est de ta faute, tu n'avais pas à y aller – plutôt que de s'attaquer à la racine du problème qu'est la très mauvaise gestion des mineur·es sur internet par les grandes plateformes du numérique.

Elles ont un modèle capitaliste de prédation, surtout des mineur·es, parce que c'est dans leur intérêt de garder les mineur·es captivés à des interfaces attractives, de la publicité, des contenus parfois abrutissants...

trouve incroyable : elle rappelle que – on a tous et toutes été ados – quand il y a une interdiction, on sait comment la contourner. Est ce qu’il n’y a pas un intérêt plus grand, pour les jeunes, à penser le numérique comme un véritable sujet de société ? À l’étudier à l’école, à accompagner les parents ? À donner plus de ressources aux ados pour qu’ils puissent aussi, eux-même, faire leur choix en pleine conscience ? C’est aussi leur faire confiance.

“Dans toutes les classes où je vais, dès la sixième, quasiment toutes les filles ont vécu des violences numériques”

Vous qui travaillez auprès des adolescent·es, les trouvez-vous conscient·es du problème ? Et y a-t-il une différence d’observation et de compréhension entre les filles et les garçons ?

Ils sont très au courant. Mais ce que je remarque, c’est qu’il y a quand même une banalisation de la violence en ligne chez les adolescent·es, comme une espèce de passage obligé pour vivre sur internet. C’est normal pour eux de se faire insulter quand tu joues aux jeux vidéos, quand tu postes une photo sur Instagram... Parce que “c’est comme ça” sur internet. Donc il y a tout un travail qu’on essaye de faire en éducation aux médias de déconstruction, en rappelant que personne ne mérite de vivre de la violence, qu’on soit en ligne ou hors ligne.

D’une part, les garçons banalisent beaucoup la violence et ont tendance à beaucoup shamer les victimes de cyberharcèlement, en oubliant parfois que la loi sanctionne ce genre d’actions. D’un autre côté, dans toutes les classes où je vais, dès la sixième, quasiment toutes les filles ont vécu des violences numériques, de la simple insulte à des hommes qui les contactent en message privé sur différentes plateformes pour leur demander des photos dénudées. Donc elles sont beaucoup plus conscientes des risques, et protègent bien plus leur vie privée que ma génération – cette génération ne comprend pas, par exemple, qu’on puisse avoir un profil public ou poster des choses en ligne. La plupart de leurs réseaux, c’est des choses qui sont éphémères, qui ne restent pas.

Là où on pourrait penser que c’est une génération complètement abrutie devant les écrans, c’est très loin d’être le cas : ils sont, je trouve, très informés sur ces questions-là. C’est juste qu’ils manquent, je pense, de ressources et d’écoute.

Comment encadrer intelligemment les réseaux sociaux ?

De la même manière qu’on fait des Grenelles, des grands rassemblements et des consultations publiques avec des experts du sujet, ce sont aussi les jeunes les experts du sujet. C’est très bien d’avoir des professionnels de l’éducation, des gens qui travaillent sur le système neurologique des ados... Mais il faut aussi recueillir leur expérience. Et puis s’attaquer au problème de fond, c’est-à-dire les multinationales de la tech et leur façon de construire leurs interfaces. Les réseaux sociaux sont responsables de la manière dont ils traitent les mineur·es sur internet.

***Mes réseaux, mon genre et moi*, de Pauline Ferrari, avec des dessins de Mirion Malle, éditions La Ville brûle, 72 p., 13 €.**

cafeyn

La rédaction vous recommande



Actualité

Art

Abonné



EN DIRECT

SOFIE ROYER - COWBOY MOUTH